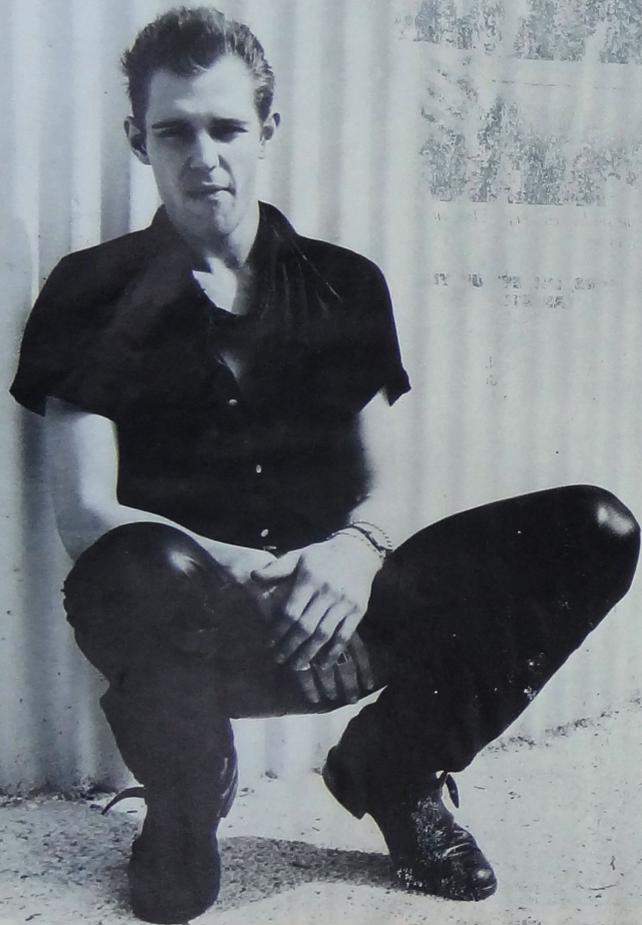


CLASH : PLUS PUNK, MOINS ROCK

Après plus de deux ans d'absence, Clash revient, à l'occasion de la tournée « Out Of Control » qui passe ce mois-ci par Paris, après avoir rapidement sillonné l'Amérique et l'Angleterre. Julien, culottes courtes, a interviewé Joe Strummer, tenue de combat, juste après son premier concert à Los Angeles. Énergique.



« Beaucoup plus punk, beaucoup plus speed, un croisement entre "London Calling" et le premier disque. La formule clé de cette tournée est : plus de punk moins de rock » - Joe Strummer



Paul Simon.

A lors que l'année 83 touchait à sa fin, le bon peuple du rock s'endormait doucement sur ses lauriers, repensant tout haut qu'il avait vu Bowie, découvert Jackson, adoré Boy George, rappé au festival de rap, posé à l'expo McLaren, bronzé au festival Elixir, vibré à la Cipale, boyé avec les Cats, sué à la Piscine, aimé le Stone nouveau...

Quelque part au sein de la perfide Albion, Joseph Mellors, alias Jo Strummer, et Paul Simonon, alias Paul Simonon, respectivement le singer et bassiste du Clash, s'acharnaient en silence à renouer les vieilles ficelles usées d'un rock'n'roll oâblé et maudit. Cet acharnement allait aboutir à deux choses. Primo : un changement de personnel et, secundo, une tournée américaine et européenne, bonne façon de souhaiter la bonne année, après deux ans d'absence.

DEUX ANNÉES DISCRÈTES MAIS DÉCISIVES

Ces deux ans, bien que placés sous le signe de la discrétion et des problèmes en tout genre, n'en ont pas moins été importants, peut-être même décisifs pour le Clash.

Je m'en vais donc, en aussi peu de temps qu'il n'en faut à Steve Battors pour nouer son garrot autour de la tête, vous envoyer en pleine poire un « résumé chronologique es ROCK » des activités du groupe durant ces dernières années and a half. Avec en prime, au recto, une interview-minute de Strummer à San Francisco. En voiture, SVP.

8 mai 1981, le Clash se face à Pantin, nous sommes en pleine sandinistamania : concert décevant à cause d'un son à gerber. Sept mois plus tard, ils récidivent mais pour sept fois cette fois (ah ! ah !), transformant de la sorte un des plus hauts lieux de la musique populaire française en lieu de rendez-vous pour branchés en latex, pour jeunes soixante-dix-septards ou, tout simplement, pour jeunes rock'n'rollers. L'affaire éclate, les médias s'en emparent. De « l'Express » à « La Croix », de France Inter à A2, on bouffe du Clash à toutes les sauces et à tous les repas : Clash-commando parti. Clash-punk par là, Clash messie... pardon ? etc.

Ces espèces de remakes de Tintin pour vieux rapaces aigris ont tout de même du bon : on parle du Clash, on en parle. C'est bien la dernière fois, ou presque.

Mai 82 : annonce et sortie de « Combat Rock », la presse s'indigne, le public suit, tout le monde crie son mécontentement : « Mon dieu, mais où va-t-on, si même le Clash a trahi ? C'est horrible », et autres réflexions pompeuses surgissant partout : on ressort du placard l'affaire sandinista et l'expérience Futura. En deux mots : on déteste.

« ON PEUT PAS TRAVAILLER AVEC LES JUNKS »

Quelque temps plus tard, on apprend que Topper Headon s'est fait conduire comme un malpropre du groupe, la presse titre dans un communiqué ré-



« Pendant les deux années où Clash a été absent, les ordures ont régné sur les rues. Around lui, on revient pour donner un coup de balai à tout ça. »

« MICK JONES, LUI, EST UN VRAI GUITARISTE »

lex : « Le départ de Topper s'est fait d'un commun accord, il est dû à des divergences d'ordre musical et politique avec les autres membres du groupe. » Strummer interprète : « On peut pas travailler avec les junk. » Topper est remplacé par Terry Chimes, leur premier batteur en 76-77. « Kashah Tour » : le Clash a la pêche, le concert à Brixton est un gouffre d'énergie et d'éclaboussements en tout genre.

Le groupe traverse une bonne période, mais la presse, avec toute la perfidie et la non-reconnaissance dont on la sait capable, continue à les boudier aveuglément et inflassablement. A quel saint se voue-t-elle, pour se permettre de sacquer et même pire, d'ignorer un groupe aussi marquant que le Clash ? Au saint de la non-conscience et de la négation de toute valeur rock, sûrement, Amen.

Le 23 décembre 1982, Strummer, Jones et Simonon enregistrent ensemble pour la dernière fois un 45 pour Janie Jones, une ancienne maquerelle chics et un rien vulgaire du swinging London : « Sex Machine », du père Brown.

L'année 83 sera marquée par trois grands événements, et le départ de la signore Terry Chimes : le pauvre bougre n'en pouvait plus, les autres non plus ; un peu plus on l'aurait pris pour Mick Taylor. Bon, donc il s'en va pour être remplacé quelque temps plus tard par Peter Howard, un jeune gringalet de 19 printemps, batteur de son état, et qui a pour seul antécédent une participation assidue à la mise sur pied d'un groupe, les (cold) BUSH.

Les trois s'embarquent clopin-clopin à bord d'un Boeing de fonction, direction : U.S.A. Huit jours au Texas, une à Los Angeles et l'US Festival certains moments de PUS devaient être transmis en Russie en direct par satellite. « A un moment, un type est monté sur scène, il a pris le micro et a dit aux dizaines de milliers de personnes qui étaient là : « Maintenant mesdames et messieurs, les Russes vous regardent », et tout la foule s'est levée d'un seul coup et a commencé à insulter les Russes et la Russie, pendant au moins dix minutes. Et ça, c'est le résultat de toute cette propagande amrusse que l'on fait aux USA », dit Strummer.

Quize jours plus tard, confortablement installés dans des gros poufs glamour et rebondis, au beau milieu du petit jardin de la baraque cinq étages-vietnamiennes de Strummer au nord de Londres, ce dernier me parle de Jones : « Aucune comparaison avec moi. Mick, lui, est un vrai guitariste. A nous trois, on forme un tout, juste nous trois. » Je rentre à Paris. Un mois passe, tranquilles, quand soudain par un beau matin d'automne, la nouvelle tombe : Jones vient de quitter le Clash. Taratata. Roulement.

Bigophone express et serré à Strummer : veut pas parler, l'histrion. Mais le sempiternel communiqué de presse arrive à temps : Strummer et Simonon parlent : « Trop d'rap, tralala, pas voulu verser d'fonds à une organisation tiers-mondiste ou autre, vouplali, perdu l'esprit d'origine, ficheur bleu, voulons revenir à une musique plus punk, boum. »

Jones, pendant ce temps, par l'intermédiaire d'un de ces latidiques faire-paris de presse et de son gentil agent, Big Guy, se défend : « J'ai tout simplement été éié, they throw me out of the window. » Cling. Tout le monde verse une larme de circonstance.

« Combat Rock », qui en est à un million cinq cent mille exemplaires, continue à se vendre sérieux. Jo est censé tourner un film, Mick enregistre et fait une date avec Spear of Destiny, dont le fondateur, Kirk Brandon (ex-Theatre of Hate) s'était déjà payé les services de Jones pour la production de titres antérieurs.

PENDANT DEUX ANS, LES POUBELLES ONT RÉGNÉ

Il participe également aux maquettes de General Public, Strummer et Simonon grattouillent en studio. En octobre, Strummer nous relate le coup du marathon,

préni : des cours de conduite, apprend à jouer en picking, verse des fonds à une organisation ayant pour but d'aider les groupes de Liverpool, puis, fin décembre, sa femme accouche d'une petite fille prénommée Jazz.

Enfin, avec Paul, il auditionne des guitaristes. Résultat, ils en choisissent deux pour remplacer Jones et, d'une certaine manière, Strummer qui veut jouer moins de guitare : Vince White, un jeune Anglais pur souche de vingt-trois ans, arrivant directos de Frindsbury Park, et Nick Sheppard, également vingt-trois ans, mais originaire de Bristol. Le tournée américaine est annoncée en prélude à des dates européennes, sous le nom de « Out of Control Tour ». Quelques jours plus tard, j'appelle Strummer à San Francisco, juste après les deux premiers concerts : « Tout se passe fantastiquement bien. Les Américains sont ravis, ils sautent dans tous les sens. Nous avons commencé ce tour par les USA, parce qu'il fallait bien commencer quelque part. » Vlan.

L'ectoplasmie enchaîne : « We've been away for two years, and during this time, rubbish has been tralling the street, and now we are here to throw it away. » En gros, les mectons, le père Strum y dit que pendant les deux piges d'absence de son combo magique, les poubelles ont envahi les rues et que Clash est de retour pour balayer tout ça. Voilà. Les plus mauvaises langues parleront d'rock pour choueurs, les autres de rock messianique.

« PLUS DE PUNK, MOINS DE ROCK »

Quant à moi, je m'contente d'enchaîner : orientation du groupe ? « Beaucoup plus punk, beaucoup plus speed, un croisement entre « London Calling » et le premier disque. La formule clé de cette tournée est : plus de punk (moins de rock), voilà qui est bien envoyé.

Encore trois questions et j'emballé : « Des titres de nouveaux morceaux ? Well, « Out of Control », « Sex Mad War », « Take Teaser... Je sais pas si on va rentrer dans le trip des vidéos-clips, je n'aime pas ça, pas à la manière de Michael Jackson, de toute façon. » Puis, en guise de digestif, la question sur Jones : « Mick est parti parce qu'on n'a pas temps de traiter avec un businessman. A l'heure qu'il est, il doit être en train d's'amuser avec son avocat. » Cynique. Enfin, le Bon m'apprend que le batteur sur la tournée américaine n'est pas Peter Howard mais Keith Altham ou Halthey, pour autant que j'ai pu comprendre, la ligne est très mauvaise. Me souhaite la bonne année, me salue et racroche.

Au moment où vous lisez ces lignes, Strummer Simonon White Sheppard et Halthey seront en train de fouler les planches de quelquel vieux théâtre de province anglais, avant de venir décrocher les esgourdes de nos rockers nationaux, n'oubliez pas : le 23 février à l'espace Balard Basti.

Six ans après avoir réinventé le fil à couper le rock, Clash fait encore monter la mayonnaise, alors bon appétit.

Julien CIVANGE

CLASH :

Après plus de deux ans d'absence, Clash revient, à l'occasion de la tournée « *Out Of Control* » qui passe ce mois-ci par Paris, après avoir rapidement sillonné l'Amérique et l'Angleterre. Julien, culottes courtes, a interviewé Joe Strummer, tenue de combat, juste après son premier concert à Los Angeles. *Energique.*

PLUS PUNK, MOINS ROCK



« Beaucoup plus punk, beaucoup plus speed, un croisement entre "London Calling" et le premier disque. La formule clé de cette tournée est : plus de punk moins de rock » - Joe Strummer



Paul Simonon.

A lors que l'année 83 touchait à sa fin, le bon peuple du rock s'endormait doucement sur ses lauriers, repensant tout haut qu'il avait vu Bowie, découvert Jackson, adoré Boy George, rappé au festival de rap, posé à l'expo McLaren, bronzé au festival Elixir, vibré à la Cipale, bopé avec les Cats, sué à la Piscine, aimé le Stone nouveau...

Quelle part au sein de la perfide Albion, Joseph Mellors, alias Jo Strummer, et Paul Simonon, alias Paul Simonon, respectivement lea singer et bassiste du Clash, s'acharnaient en silence à renouer les vieilles ficelles usées d'un rock'n'roll oublié et maudit. Cet acharnement allait aboutir à deux choses. Primo : un changement de personnel et, secundo, une tournée américaine et européenne, bonne façon de souhaiter la bonne année, après deux ans d'absence.

DEUX ANNÉES DISCRÈTES MAIS DÉCISIVES

Ces deux ans, bien que placés sous le signe de la discrétion et des problèmes en tout genre, n'en ont pas moins été importants, peut-être même décisifs pour le Clash.

Je m'en vais donc, en aussi peu de temps qu'il n'en faut à Steve Battors pour nouer son garrot autour de la tête, vous envoyer en pleine poire un « résumé chronologique es ROCK » des activités du groupe durant ces dernières années and a half. Avec en prime, au recto, une interview-minute de Strummer à San Francisco. En voiture, SVP.

8 mai 1981, le Clash se brécit Pantin, nous sommes en pleine sandinistamania : concert décevant à cause d'un son à gerber. Sept mois plus tard, ils récidivent mais pour sept fois cette fois (ah ! ah !), transformant de la sorte un des plus hauts lieux de la musique populaire française en lieu de rendez-vous pour branchés en latex, pour vieux soixante-dix-septards ou, tout simplement, pour jeunes rock'n'rollers. L'affaire éclate, les médias s'en emparent. De « l'Express » à « La Croix », de France Inter à A2, on bouffe du Clash à toutes les sauces et à tous les repas : Clash-commando parcé, Clash-punk par là, Clash messie... pardon ? etc.

Ces espèces de remakes de Tintin pour vieux rapaces aigris ont tout de même du bon : on parle du Clash, on en parle. C'est bien la dernière fois, ou presque.

Mai 82 : annonce et sortie de « Combat Rock », la presse s'indigne, le public suit, tout le monde erie son mécontentement : « Mon dieu, où va-t-on, si même le Clash a trahi ? C'est horrible », et autres réflexions pompeuses surgissant de partout : on ressort du placard l'affaire sandinista-19 et l'expérience Futura. En deux mots : on des...

« ON PEUT PAS TRAVAILLER AVEC LES JUNKS »

Quelque temps plus tard, on apprend que Topper Headon s'est fait reconduire comme un malpropre du groupe : la presse titre dans un communiqué té-



Père Ubu

« Pendant les deux années où Clash a été absent, les ordures ont régné sur les rues. Aujourd'hui, on revient pour donner un coup de balai à tout ça. »

lex : « Le départ de Topper s'est fait d'un commun accord, il est dû à des divergences d'ordre musical et politique avec les autres membres du groupe. »

Strummer interprète : « On peut pas travailler avec les junks. » Topper est remplacé par Terry Chimes, leur premier batteur en 76-77. « Kasbah Tour » : le Clash a la pêche, le concert à Brixton est un gouffre d'énergie et d'éclabousses en tout genre.

Le groupe traverse une bonne période, mais la presse, avec toute la perfidie et la non-reconnaissance dont on la sait capable, continue à les bouder aveuglément et inlassablement. A quel saint se voue-t-elle, pour se permettre de sacquer et même pire, d'ignorer un groupe aussi marquant que le Clash ? Au saint de la non-conscience et de la négation de toute valeur rock, sûrement. Amen.

Le 23 décembre 1982, Strummer, Jones et Simonon enregistrent ensemble pour la dernière fois un 45t pour **Janie Jones**, une ancienne maquerelle chics et un rien vulgaire du swinging London : « Sex Machine », du père **Brown**.

L'année 83 sera marquée par trois grands événements : el parto del signore Terry Chimes : le pauvre bougre n'en pouvait plus, les autres non plus ; un peu plus on l'aurait pris pour Mick Taylor. Bon, donc il s'en va pour être remplacé quelque temps plus tard par Peter Howard, un jeune gringalet de 19 printemps, batteur de son état, et qui a pour seul antécédent une participation assidue à la mise sur pied d'un groupe, les (cold) **NRH**.

Les **NRH** s'embarquent clopin-clopin à bord d'un Boeing de fonction, direction : U.S.A. Huit arrêts au Texas, une à Los Angeles et l'US Festival. Certains moments de l'US devaient être retransmis en Russie en direct par satellite. « A un moment, un type est monté sur scène, il a pris le micro et a dit aux dizaines de milliers de personnes qui étaient là : « Et maintenant mesdames et messieurs, les Russes vous regardent ! », et toute la foule s'est levée d'un seul coup et a commencé à insulter les Russes et la Russie, pendant au moins dix minutes. Et ça, c'est le résultat de toute cette propagande amirussse que l'on fait aux USA », dixit Strummer.

« MICK JONES, LUI, EST UN VRAI GUITARISTE »

Quinze jours plus tard, confortablement installés dans de gros poufs glamour et rebondis, au beau milieu du petit jardin de la baraque cinq étages-victorienne de Strummer au nord de Londres, ce dernier me parle de Jones : « Aucune comparaison avec moi. Mick, lui, est un vrai guitariste. A nous trois, on forme un tout, juste nous trois. » Je rentre à Paris. Un mois passe, tranquillos, quand soudain par un beau matin d'automne, la nouvelle tombe : Jones vient de quitter le Clash. Taratata. Roulement.

Bigophone express et serré à Strummer : veut pas parler, l'histriion. Mais le sempiternel communiqué de presse arrive à temps : Strummer et Simonon parlent : « Trop d'rap, tralala, pas voulu verser d'fonds à une organisation tiers-mondiste ou autre, youplali, perdu l'esprit d'origine, fichtre bleu, voulons revenir à une musique plus punk, boum. »

Jones, pendant ce temps, par l'intermédiaire d'un de ces fatidiques faire-parts de presse et de son gentil agent, Big Guy, se défend : « J'ai tout simplement été jeté, they throw me out of the window. » Cling. Tout le monde verse une larme de circonstance.

« Combat Rock », qui en est à un million cinq cent mille exemplaires, continue à se vendre sérieux. Jo est censé tourner un film. Mick enregistre et fait une date avec Spear of Destiny, dont le fondateur, Kirk Brandon (ex-Theatre of Hate) s'était déjà payé les services de Jones pour la production de titres antérieurs.

« PENDANT DEUX ANS, LES POUBELLES ONT RÉGNÉ »

Il participe également aux maquettes de General Public. Strummer et Simonon gratouillent en studio. En octobre, Strummer nous refait le coup du marathon,

prend des cours de conduite, apprend à jouer en picking, verse des fonds à une organisation ayant pour but d'aider les groupes de Liverpool, puis, fin décembre, sa femme accouche d'une petite fille prénommée Jazz.

Enfin, avec Paul, il auditionne des guitaristes. Résultat, ils en choisissent deux pour remplacer Jones et, d'une certaine manière, Strummer qui veut jouer moins de guitare : **Vince White**, un jeune Anglais pur souche de vingt-trois ans, arrivant directos de Finsbury Park, et **Nick Sheppard**, également vingt-trois ans, mais originaire de Bristol. Une tournée américaine est annoncée en prélude à des dates européennes, sous le nom de « Out of Control Tour ». Quelques jours plus tard, j'appelle Strummer à San Francisco, juste après les deux premiers concerts : « Tout se passe fantastiquement bien. Les Américains sont ravis, ils sautent dans tous les sens. Nous avons commencé ce tour par les USA, parce qu'il fallait bien commencer quelque part. » Vlan.

L'ectoplasme enchaîne : « We've been away for two years, and during this time, rubbish has been rulling the street, and now we are here to throw it away. » En gros, les mectons, le père Strum y dit que pendant les deux pîges d'absence de son combo magique, les poubelles ont envahi les rues et que Clash est de retour pour balayer tout ça. Voilà. Les plus mauvaises langues parleront d'rock pour éboueurs, les autres de rock messianique.

« PLUS DE PUNK, MOINS DE ROCK »

Quant à moi, je m'contente d'enchaîner : orientation du groupe ? « Beaucoup plus punk, beaucoup plus speed, un croisement entre « London Calling » et le premier disque. La formule clé de cette tournée est : plus de punk / moins de rock. » Voilà qui est bien envoyé.

Encore trois questions et j'remballe : « Des titres de nouveaux morceaux ? Well, « Out of Control », « Sex Mad War », « Take Teaser »... Je sais pas si on va rentrer dans le trip des vidéoclips, je n'aime pas ça, pas à la manière de Michael Jackson, de toute façon. » Puis, en guise de digestif, la question sur Jones : « Mick est parti parce qu'on n'a pas l'temps de traiter avec un businessman. A l'heure qu'il est, il doit être en train d'amuser avec son avocat. » Cynique. Enfin, le Bon m'apprend que le batteur sur la tournée américaine n'est pas Peter Howard mais Keith Altham ou Halthey, pour autant que j'ai pu comprendre, la ligne est très mauvaise. Me souhaite la bonne année, me salue et raccroche.

Au moment où vous lirez ces lignes, Strummer Simonon White Sheppard et Halthey seront en train de fouler les planches de quelque vieux théâtre de province anglais, avant de venir décrocher les esgourdes de nos rockers nationaux, n'oubliez pas : le 23 février à l'espace Balard Basf.

Six ans après avoir réinventé le fil à couper le rock, Clash fait encore monter la mayonnaise, alors bon appétit.

Julien CIVANGE